

mission des qualités, des aptitudes et des caractères de la race, il compte pour beaucoup, et on reconnaîtra que cette influence est plus que suffisante pour obliger l'améliorateur à se servir de mâles adultes.

Nous ne venons de faire connaître qu'un principe applicable à la conservation de la race dans toute son intégrité. Ce n'est donc pas un principe absolu se rapportant à tous les accouplements. Bien loin de là, lorsqu'il s'agit de l'amélioration ou de la création d'une race nouvelle, on doit, si on le juge nécessaire, le mettre complètement de côté. De nos jours, les meilleurs éleveurs ne l'appliquent que pour la formation et la conservation des races chevalines, afin de conserver aux sujets toute la force et la vigueur de leur constitution, qualités que l'on ne se met pas en peine de chercher, ni d'entretenir, dans les races laitières ou de boucherie. On prétend même, et ce n'est pas sans raison, que les animaux de bonne berne engraisseront avec plus de facilité et donneront une viande plus tendre lorsqu'ils ont été produits par des ascendants n'ayant pas atteint l'âge adulte.

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

Nous sommes obligé aujourd'hui encore de nous occuper de M. l'écrivain du *Journal de Québec*. Nous l'avons terriblement mis en verre, puisqu'il ne nous lâche, dans son numéro du 24 janvier, qu'à regret, même après nous avoir consacré deux longues colonnes de son journal, qui est un grand journal. Hâtons-nous pourtant de dire que si ses répliques prennent de l'embonpoint, elles ne gagnent nullement en valeur. D'un bond, il se lance hors du sujet, puis il s'engage dans un dédale de routes tortueuses, ou il gambade d'autant plus lestement qu'il a totalement perdu de vue le point de départ. Aussi toute discussion qu'il souleve et où il se trouve engagé prend-elle rapidement une tournure ridicule. C'est remarquable dans le cas actuel.

Ayant donné de M. L. Veillot comme polémiste et comme écrivain catholique une appréciation des plus fausses, ayant émis des idées insoutenables sur l'impérissabilité personnelle du Pape, il aurait voulu que tout le monde se rangeât à son avis. Nous avons eu cependant devoir le contredire et nous l'avons fait en conscience. Nous en avions bien le droit, car si Monsieur écrit c'est, nous supposons, pour qu'on le lise, et s'il veut qu'on le lise, il accorde qu'on le critique et qu'on le juge. Usant donc de nos droits, nous l'avons contredit; mais, en usant de nos droits, nous n'avons pas méconnu les siens, nous les avons même exagérés. Nous lui avons fait l'honneur de le prendre très au sérieux; nous l'avons cru assez raisonnable pour entendre une fois au moins de bonnes raisons; nous lui en avons donné d'excellentes et dans les formes les plus polies. Eussions-nous été le dernier des valets de Monsieur, même son garçon d'écurie, qu'il aurait dû, en regard à l'attitude que nous prenions en sa présence, nous accueillir avec quelque politesse. Mais il y a longtemps qu'il a fait fi de la politesse, même la plus ordinaire, et nous avons été dans l'erreur quand, l'entendant invoquer la loi de l'amour et préconiser la civilisation moderne, nous avons jugé qu'il s'était réconcilié avec elle: la preuve, c'est qu'il nous a riposté par un coup de pied, par une ruade.

Nous pouvions alors lui donner une bonne correction sans pécher contre la modération; mais nous avons mieux aimé prendre la chose gaillardement. Nous nous sommes contenté, pour avvertir Monsieur qu'il se dépassait, de lui froter légèrement l'échine. Il n'a pas compris ou il n'a pas voulu comprendre. Lui, qui prétend qu'on est libre de nier l'impérissabilité du Pape, entend bien qu'on ne nie pas la sienne, et il s'exaspère sitôt qu'on fait difficulté de croire fermement aux opinions qu'il émet. Il s'est

donc de nouveau rué sur nous, tenant moins compte que jamais de la question débattue; et, au lieu de développer le sujet qu'il avait à traiter, d'apporter des preuves à l'appui de son sentiment, de réfuter les arguments que nous avons produits ou d'avouer franchement qu'il avait erré, mais de bonne foi, ce qui peut grandement honorer, il a ramassé toutes ses forces dans le but de nous noyer dans un flot d'injures et d'outrages.

C'est ici le lieu de lui dire ce qu'il faut entendre par ces deux mots; il semble n'en pas connaître la valeur, ne pas savoir même le français, puisqu'il les emploie toujours à contre sens. Il y a plus: il met perpétuellement au compte d'autrui ce qui lui revient en justice. Nous lui dirons donc qu'on injurie, qu'on outrage quelqu'un lorsqu'on lui lance à la figure un reproche grave et dénué de fondement. Ainsi, quand il nous a reproché de ne croire qu'à l'infailibilité de M. Veillot, de nous mettre au-dessus du pape et des conciles, de nous croire capable de changer les lois de la nature, de faucher les évêques et de donner un lamentable scandale, toutes choses qui n'existent que dans son imagination et dont il n'a pu ni ne pourra jamais prouver l'existence, il nous a injurié, il nous a outragé. Quant à nous, nous nous sommes toujours trop respecté et nous respectons trop nos lecteurs pour marcher sur ses traces. De tous les mots, qui entrent dans ce que nous avons écrit à son adresse, il n'en est pas un seul que nous ne puissions justifier vingt fois. Nous pouvons en outre affirmer, sans crainte d'être démenti par qui que ce soit, que parmi les termes qui servent à exprimer la chose ou le fait que nous voulions et qu'il fallait noter, nous avons toujours choisi le plus décent. Si, malgré cela, M. l'écrivain du *Journal* ne trouve pas nos propos agréables, qu'il ne s'en prie qu'à lui. Ce n'est pas notre faute, à nous, s'il pose en public des actes qui appellent les qualificatifs que nous nous sommes forcés de leur appliquer. Il a beau invoquer la modération, la charité, toutes les vertus théologiques et cardinales, il faut toujours bien que, quand nous avons à parler d'un fait, nous en parlions de manière à faire entendre ce qu'il est. Monsieur ne saurait nous contraindre de travailler de concert avec lui pour mettre la confusion dans les mots et les idées, pour faire revivre Babel.

Ces explications données, il devient plus clair, plus évident que jamais que nous nous avons été gratuitement injurié et outragé par M. l'écrivain du *Journal*. Ajoutons que dans ses philippiques contre nous, il péroré toujours par des considérations sur le coffre public et sur l'agriculture. Il nous répète à satiété que la *Gazette des Campagnes*, JOURNAL DU CULTIVATEUR ET DU COLON, ne doit parler que choux et navets, bœufs et vaches, engrais et fumier. Cependant, tout puits de science que soit Monsieur, sa manière de voir est ici en contradiction directe avec les enseignements de la Sagesse éternelle: "De quelle sagesse, nous dit-elle au livre de l'Ecclésiastique, peut être rempli celui qui ne parle qu'engrais, agriculture, travaux matériels; dont toutes les conversations roulent sur les fils des taureaux; dont le cœur est enfoncé dans les sillons, et la pensée dans la graisse des vaches!" Monsieur voudra donc bien nous pardonner si nous mettons de côté ses conseils qui ravalent, pour suivre ceux de la Sagesse divine qui élèvent.

Il veut encore que la *Gazette* bannisse de ses colonnes tout ce qui sent la philosophie chrétienne, la théologie, la religion: il juge nos cultivateurs trop dépourvus d'intelligence pour comprendre de tels sujets. Est-il possible d'afficher plus de mépris pour la classe agricole? Que Monsieur veuille donc se rappeler ces paroles de Notre Seigneur: "Je vous rends grâce, mon Père, de ce que vous avez révélé les mystères les plus sublimes aux humbles et aux petits, et de ce que vous les avez cachés aux sages et aux prudents du siècle." De nos jours surtout, il y a plus de vrais savants dans la classe des cultivateurs que chez plusieurs de nos prétendus lettrés et hommes d'Etat. On ne